

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lettre à mon ami  
Antonine Coulet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 17-20

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Lettre à mon ami

## Antonine Coulet

Je viens de feuilleter un petit volume de vers. Il y en a de fort jolis. J'en transcris quelques-uns. Dis-les tout haut, chante-les. Ils sont d'un rythme sûr et gazouillant. Ce poète a de l'oreille.

Entends ce passage d'une gentille fée :

Elle s'aventura sur les dalles de marbre.  
Son pied rose glissait comme une feuille d'arbre  
Glisse en tombant, légère, et frôle les vieux murs.

Ces vers sont peut-être un peu lâches pour ton goût sévère. En voici de plus « étoffés », intitulés *Vieux Carrosses* ; ils ont été écrits en souvenir d'une visite au Musée de Cluny, le 26 septembre 1902.

Aux temps lointains où vos banquettes de velours  
Frôlaient le frais volant des blanches mousselines,  
Tandis qu'un chant serein et doux des mandolines  
Descendait lentement du faite blanc des tours,

Vous en avez tant vus, de satins et d'atours !...  
Le marchepied, usé par la haute bottine,  
Caresse, en souvenir, la mante incarnadine,  
Et fait gémir le sable roux des vieilles cours

Je ne te laisse point le temps de me dire qu'il y a trop d'adjectifs.

Voici des paysages :

J'aime les clairs de lune où le silence plane,  
Où l'insecte blotti sous le gazon vert, rôde,  
Où le premier bourgeon, la première émeraude  
Frémit au vent, caché sous le platane,  
Au vent des nuits !

Murmures :

O que murmurez-vous, doux palpitements d'ailes  
Qui résonnez le soir près des ruisseaux d'azur ?  
O que répétez-vous, échos de ces vieux murs  
Que bordent en tremblant les bouquets des ombelles ?...

Une feuille séchée que le vent fait frémir ?  
Est-ce, au fond du vallon, le son d'un doux soupir ?  
Est-ce un parfum léger s'élevant aux étoiles ?

Veux-tu de jolis vers cueillis par ci, par là ?  
Un soir d'été :

Des senteurs, des parfums flottant dans le hasard...

De la mélancolie :

Le murmure des mers est plus triste la nuit.

Une phrase délicatement rythmée :

Quand au retour du bal, sous la mantille blanche,  
Une reine poudrée ouvrait vos rideaux clairs,  
Elle jetait au loin son éventail, et lasse,  
Pâle, elle s'étendait...

Une de ces « transpositions d'art » chères à Théophile  
Gautier :

*Sur les chevaux du Grand Palais des Champs Elysées :*

Sur un palais puissant, je t'aperçus, quadrigé !  
Magnifique, rougi des rayons du couchant  
Comme un *son plein d'orgueil se dresse dans un chant.*

Une ingénieuse trouvaille d'expression :

*Prière*

Au moment du péché, en Toi j'ai confiance, —  
Tu me préserveras de goûter son *doux fiel.*

Simplement des rimes qui chantent bien :

Près de l'élégant cottage  
Sans étage  
Au bord du frais ruisseau  
Près de l'eau,  
Lieu que parfume le chaume  
Qui embaume...

Mais je ne veux pas citer tout le volume !

C'est joli, me diras-tu, c'est sonore, c'est élégant. Mais  
qu'y a-t-il là de bien remarquable pour qui se délecte aux  
Lamartine, aux Sully-Prud'homme, aux Verlaine ?

Ce qu'il y a de remarquable, mon cher, c'est que le poète  
qui a écrit ces vers est né le 10 janvier 1892, qu'il n'a par

conséquent pas 11 ans. Il s'appelle Mlle Antonine Coulet. M. Maurice Souriau, qui lui a consacré une petite notice dans la *Revue latine* du 25 juin 1902, — une revue sérieuse, s'il te plaît, la revue de M. Emile Faguet, — nous garantit l'authenticité de ces vers. Ils sont bien d'elle et d'elle seule. On ne les a nullement corrigés. Dans la mince plaquette éditée par Lemerre,<sup>1</sup> qui est le premier volume des futures œuvres *complètes de Mlle Coulet*, on a simplement remplacé par des points les vers trop inexpérimentés.

Cette enfant n'est pas du tout bas-bleu. « Elle joue à la poupée avec ses sœurs ; puis tout à coup, en plein jeu, elle demande la permission de « faire un vers » et elle s'en va, pendant quelques minutes, écrire, presque sans ratures, avec une orthographe fantasque, des pièces plus ou moins longues, plus ou moins régulières, mais qui, même les moins bonnes, renferment toutes au moins une pensée, un vers, qui sont d'un vrai poète. » Vraiment, je ne puis m'empêcher de savoir gré à ce poète de rester petite fille, de jouer à la poupée, de ne pas savoir l'orthographe. Elle ignore que ses premières poésies ont été imprimées. Je lui souhaite de l'ignorer quelques années encore.

Veux-tu savoir ce qu'en pense M. Coppée ? « Elle fait des vers et vous y trouverez sans doute des réminiscences, des mots dont elle ne peut connaître le sens, des idées qu'elle ne comprend certainement pas. Mais éprouvez-les, ces vers, par la lecture à haute voix, comme on éprouve les monnaies en les faisant sonner et vous reconnaîtrez que ce sont là de bons et beaux vers, harmonieux, peuplés d'images, où frémit même, très souvent, une sensation vraie. Pour ma part, je reste confondu devant une telle précocité. » Oui, ces vers d'enfant méritent mieux que l'indulgence méprisante avec laquelle les esprits graves jugent les essais de ce genre.

Tu ne peux manquer de m'objecter qu'il ne faut point

<sup>1</sup> Antonine Coulet. Poésies d'une enfant. Préface de François Coppée, Lemerre. XIII - 71 p. 1 f. 50.

encourager les aspirations écrivassières des jeunes filles et, très souvent, des jeunes gens aussi ; que rien n'est plus détestable que le bas-bleu ; que d'ailleurs la poésie « blanche et rose », même quand elle n'est pas insipide, n'a plus de lecteurs dans notre positive société du XX<sup>e</sup> siècle et nombre d'autres semblables arguments. Sans doute, — si nous ne sommes pas en présence d'une véritable *vocation*. Ne le sommes-nous pas ? On ne pouvait cependant pas empêcher Mlle Coulet de lire des vers. Elle y a appris comment on en faisait. Elle a essayé d'en faire aussi. Et voilà tout. Seulement il se trouve que ces vers, qu'elle a fait « tout naturellement, sans s'en douter, pour ainsi dire, comme un églantier donne des fleurs », sont très remarquables, malgré leurs naïves incorrections et qu'ils rendent songeur M. Coppée.

Je crois, mon bien cher, que nous n'avons rien de mieux à faire qu'à laisser sourdre la poésie, puisqu'elle veut s'échapper et, sans préjuger de l'avenir, à souhaiter avec M. Maurice Souriau que « les espérances fondées sur ce commencement se réalisent. »

Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

A. NELLO,